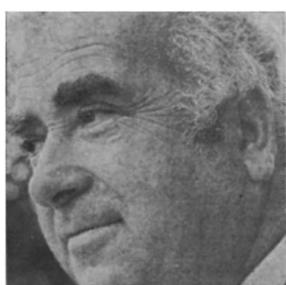


Marsman à la recherche de la France

Sadi de Gorter



Né à Amsterdam en 1912. Il a été successivement ouvrier, employé, journaliste, directeur d'une auberge de jeunesse, correspondant de guerre. À la libération des Pays-Bas, il fut nommé attaché de presse à l'Ambassade néerlandaise à Paris. Ancien ministre plénipotentiaire, représentant permanent des Pays-Bas auprès de l'UNESCO et ancien directeur de l'*Institut Néerlandais* à Paris. Auteur de poèmes, il a publié dix recueils en français. Il a écrit également des études sur les Pays-Bas.

Adresse:
29, boulevard Edgar Quinet, 75014 Paris (France).

Hendrik Marsman est né à Zeist, petite ville résidentielle de la province d'Utrecht, le 30 septembre 1899. Il disparut en mer au large de Bordeaux dans la nuit du 20 au 21 juin 1940. Sa vie, qui n'allait donc pas dépasser la quarantaine, est intéressante à plus d'un titre. Elle couvre une page d'histoire littéraire des Pays-Bas d'entre les deux guerres, une façon de vivre, une forme de pensée. Malgré l'individualisme du poète, l'homme est de son temps et l'esprit critique qu'il développe, souvent en précurseur, dans plusieurs publications périodiques, nous permet de suivre à la trace les ressorts secrets de ses réactions intellectuelles, de ses émotions artistiques, de son «savoir» littéraire.

Certes, Marsman est en porte-à-faux sur le pont qui enjambe le destin de ses compatriotes. Il a vu le jour comme premier enfant dans le foyer d'un libraire de stricte obédience réformée. Une famille établie, qui lui permit de faire son droit, d'abord à Leyde puis à Utrecht où il exerça d'ailleurs le métier d'avocat pendant quelques années. Avant la fin de ses études, il avait déjà beaucoup voyagé, beaucoup lu, beaucoup écrit, beaucoup critiqué. Or, dès ses débuts, tout ce qu'il touche, chaque ligne qu'il écrit dévoilent une âme: «de sa propre autorité il instaure le *vitalisme* et mesure sans merci à ce critère tout ce que la poésie propose, en se montrant absolument indifférent aux exigences de la forme et à la philosophie traditionnelle» (1).

Collaborateur des revues *De vrije Bladen*, *Forum* et *Groot Nederland*, critique littéraire du *Nieuwe Rotterdamse Courant*, du *Groene Amsterdammer*, du *Gids*, Marsman fut, ainsi que le remarque Jan Engelman (2), «une de ces figures représentatives dont la tâche est de combattre avec l'élan d'une grande conviction l'immobilisme et la consanguinité (intellectuelle)». Sans doute Marsman était-il avant tout



un poète *inspiré*, un créateur de situations poétiques, où l'imprévu et la justesse de ton rivalisent (d'ailleurs victorieusement) avec la forme et les sources du lyrisme. Mais il ne pouvait être qu'un produit de son temps, résolu à s'opposer tant à la neutralité physique, morale, sentimentale des Pays-Bas, qu'à la mesure quasi démesurée du Néerlandais. En cela, il est d'ailleurs un Hollandais romantique et un Européen fervent. Sa lucidité d'esprit et son intégrité caractérisent à tel point sa prose critique qu'on peut se demander si ce ne sont pas là les défauts de ses immenses qualités poétiques. Lui-même en tout cas s'interroge sur son œuvre et finit par convenir qu'il est avant tout un lyrique et un impulsif. A notre sens, ce sont les deux plateaux de la balance justicière qui permet de peser les

hommes et leur œuvre, les mobiles et l'action du créateur. Marsman analyse avec autorité l'apport intellectuel et littéraire de ses contemporains dans un sens strictement positif. Nous pouvons dire qu'il fait exclusivement de la critique constructive. D'un impulsif on aurait pu craindre le contraire; ce n'est qu'à son encontre qu'il est souvent injuste. Ne dit-il pas dans l'une de ses pièces autobiographiques, *Anonyme et inconnu*, qu'il voudrait annuler l'acte qui lui fit publier des vers, effacer jusqu'au fait dans la mémoire des hommes? Ailleurs, il rejoint le poète dans son interrogation séculaire sur la mort. Chez Marsman, qui était hanté poétiquement par la mort, ce besoin a valeur prémonitoire et devient même avertissement dans un article, *L'esthétique du reporter*, où, en analysant les conséquences tragiques pour le genre humain de la guerre moderne, il paraphrase en quelque sorte sa propre mort, huit ans plus tard.

Sans doute n'aurait-il pas pu s'embarquer à Bordeaux s'il n'avait vécu en France pendant les deux dernières années de son existence. Cette liberté dans le choix de sa résidence fut donc la cause involontaire de sa mort, mais Menno ter Braak, l'admirable essayiste et polémiste du *Carnaval des Bourgeois* ou du *Politicien sans Parti*, qui fut son ami, se suicida, à l'âge de 38 ans, le 14 mai 1940, pour ne pas connaître l'occupation nazie et Du Perron, prosateur et poète passionnant et passionné, mourut à point nommé le même jour, et à peine plus âgé, d'une crise cardiaque pour échapper à ce sort affreux. Ainsi fut décapitée la jeune littérature néerlandaise au moment où l'ennemi déferla sur les bas pays libres et fraternels.

Qu'était venu faire Marsman en France? Il s'interroge dans *Sables mouvants*, parus en 1932, en ces termes: «Je souris de la contradiction: d'une part, je trouve le



climat de l'Europe occidentale, surtout au point de vue culturel, de moins en moins habitable, et de l'autre, je me prends sur le fait de vouloir ces temps derniers aller à Paris, au cœur de cette culture ouest-européenne, vers cette ville morte de surcroît, à laquelle ma vitalité avait réglé son compte depuis des années... Qu'en est-il donc?» Et d'expliquer qu'il veut se régénérer, car Paris, dont il connaît le plan comme un officier la carte d'état-major d'un territoire ennemi, était la ville où l'on va «pour la ville» (comme on fait de l'art pour l'art) à tel point que lors de sa première visite, il eut l'impression qu'il avait mis sa «nature nordique» au dépôt de bagages de la gare du Nord, pour sortir de terre (3), du souterrain de son moi, sur le trottoir de sa «propre ville».

Paris devint le lieu de courts séjours; Marsman n'y allait pas pour travailler, mais pour flaner dans les périodes stériles de sa vie de créateur, en somme pour

refaire surface. Nous allons voir qu'il connaît Paris mieux qu'un Parisien moyen, en feuilletant son roman *La Mort d'Angèle Degroux* (4). L'intrigue est d'une simplicité désarmante: Charles de Blécourt a une amie, Angèle, et un ami, Rutgers. L'amie a un époux, Van der Mark. Ces personnages n'existent qu'en fonction du dialogue que Marsman développe entre eux. C'est pourquoi Charles reste seul et muet après le départ d'Angèle et la rupture avec Rutgers. Des années plus tard, Van der Mark envoie un mot à Charles - à l'adresse de son éditeur - pour lui demander de venir au chevet de sa femme mourante. Charles a un dernier entretien avec Angèle qui finit par mourir dans les bras de son mari pendant que Charles arpente le couloir comme s'il attendait une naissance. Dans ce roman, Marsman se heurte à lui-même à l'aide de personnages interposés. Le critique J.C. Brandt Corstius affirme qu'il se met en scène sous les traits de tous ses héros. Lorsque Rutgers reproche à Charles de n'avoir su amalgamer dans un seul être la diversité de ses natures, Marsman livre la clé de son roman. La solitude de l'auteur est d'autant plus manifeste qu'il rejette toute forme de symbiose, tant il a peur de perdre, *en l'absence de solitude*, son identité personnelle absolue.

Il est impossible de prétendre que ce livre fut une réussite. Menno ter Braak écrit que l'on peut avoir de la sympathie pour Angèle Degroux car il s'agit d'un très honnête et loyal échec: à la place de ce qui aurait dû être un roman poétique, on a eu un roman de poète. Pourtant, ajoute-t-il, «ce roman, du fait de ses faiblesses, fait l'apologie des dons poétiques de l'auteur de façon aussi évidente que les vers l'avaient fait auparavant par leur qualité!»

A travers ce roman controversé, Paris joue un rôle d'une densité et d'une intensité poétiques constantes. De la chambre avec vue sur le Luxembourg au restaurant

Rien Marsman qui survécut au torpillage du «Bérénice» dans la nuit du 20 au 21 juin 1940 après le départ du navire de Bordeaux.



jouxe la gare Saint-Lazare, Paris lève sous les pas du romancier-poète une récolte d'images et de souvenirs. La description d'un café près de la Seine (comptoir, consommateurs, piano sur l'estrade et dans un coin l'inévitable buveur solitaire) crée une atmosphère complice partagée entre le romancier et le lecteur, la poésie étant aussi au rendez-vous. L'avenue de Wagram, la nuit sous la pluie, est un miroir noir où dansent les réverbères. Charles assiste dans l'une de ces maisons cossues qui la bordent à une soirée - quatre pages durant - dont l'auteur décrit avec verve et pudeur l'ambiance socio-culturelle (comme on dirait aujourd'hui) qui baigne toutes les soirées parisiennes d'artistes et d'intellectuels. Un morceau d'anthologie! Puis on le retrouve dans le Jardin du Luxembourg si intensément beau pour l'heure dans une lumière douce et tiède et Paris, pense son héros, «est véritablement une ville délicieuse, la seule ville dans notre triste monde, où la vie a gardé quelque chose de léger, d'ensoleillé et de bon.» La pluie heureusement fait son apparition pour chasser

Charles de Blécourt vers Vavin, le Dôme, et sans transition aucune vers Montmartre où, sur la Butte, dans l'ombre du Sacré-Cœur, il contemple l'énorme Paris, un monde hostile de pierre qui le maîtrise par sa puissance et sa durée. Parfois océan, parfois volcan, mais toujours ce massif montagneux dont les cimes ont la tête obscène de la tour Eiffel, du Panthéon, de la Sainte-Chapelle. Avant que le crépuscule ne l'isole à nouveau dans son moi, il redescend vers la ville en empruntant le pont Caulaincourt qui enjambe courageusement les morts du cimetière de Montmartre pour aboutir place Clichy où il se liquéfie dans l'anonymat de sa solitude.

Le professeur Dresden rappelle opportunément dans un livre *De literaire getuige* (Le témoin littéraire) que «lire» est dans notre culture d'aujourd'hui une notion équivalente à «lecture silencieuse», c'est-à-dire un phénomène d'accoutumance individuelle, alors que pendant des siècles on lisait à haute voix pour soi comme pour autrui. Non seulement «lire», mais «voir» et «écouter» sont à l'heure actuelle des fonctions privées, même si elles s'accomplissent dans le cadre d'un groupe. Marsman étend la fonction au phénomène «habiter», en montrant son personnage Charles dans un petit hôtel du boulevard Saint-Michel, «un hôtel tranquille où il se sentait chez lui sans y connaître quelqu'un de près. Il saluait au passage celui qu'il trouvait à son gré et ignorait celui qui ne lui plaisait pas».

On retrouve Blécourt dans un vieil et sombre appartement de la rue Jacob, devant la fontaine Médicis, dans un bistro de la rue d'Assas, sur la pente de la rue de l'Odéon, jonglant avec les noms de la fête foraine de sa destinée. Laissons le héros-piéton sur les banquettes de moleskine des Deux Magots, car si nous le suivions encore nous aurions, après lui, à décrire la rue de Seine, les Tuilleries et même

Arthur Lehning et Marsman lors d'un voyage à Madrid.



Rien et Hendrik Marsman en compagnie de Eddy du Perron.



Fontainebleau, les bords du Loing à Grez, aux rues mortes dans le soleil incandescent, avec, au bout de ce désert de maisons calcinées, la stature vieille et décolorée d'une église.

Marsman semble avoir aimé cette région d'Île de France à laquelle il consacra un poème dans sa jeunesse, poème qui pousse ce cri: ô Seine et Marne, Toscane française (5). Il aime d'ailleurs jongler avec le nom des lieux, à jouer ici avec la rime de noms propres:

*Le soleil se cabra sur le pont de Chalons
Chevaucha Montereau
Survola Nemours fonça sur Fontainebleau
Déchira la fin du jour en plongeant
Dans la Seine à Charenton*

La course du soleil sur la terre de France est immuable. Marsman hésite. Où aller? Avant son mariage en 1929 avec Rina Louisa Barendregt, il avait déjà beaucoup roulé sa bosse. Quittant Berlin pour Paris, en 1922, reliant d'une capitale à l'autre le monde german au monde latin, il écrit à son ami Arthur Lehning (6): «Trente heures à Paris et la seule dissonance dans cette fête des fêtes est d'être seul, surtout sans toi...» Pourtant, Marsman, que le contraste prend à la gorge, ne subira que peu

l'influence française. Certes nous apprenons, mais par autrui!, qu'il lit et admire André Salmon, Blaise Cendrars, Guillaume Apollinaire, Jean Cocteau - comme tous les intellectuels néerlandais éclairés de l'époque -, mais il n'est pas atteint par la fièvre du monde entier de celui (Cendrars) qui ne trempait pas sa plume dans un encier mais dans la vie.

En 1928, dans un des rares textes qu'il consacre à une région de France, Marsman se demande au moment de quitter Paris, s'il partira pour la Provence ou la Bretagne. Le froid descendant sur la Seine lui fit se décider à rejoindre la gare de Lyon. En somme, ce voyage d'Arles, il le fait encore derrière l'écran de l'expressionnisme allemand qui l'avait autrefois marqué.

Toutefois, on ne peut nier l'emprise de Blaise Cendrars sur le développement du goût de Marsman, ni le pouvoir du cubisme et du surréalisme. Mais ses poèmes portent des noms comme Berlin, Potsdam, Weimar, Bâle, Majorque, Paestum, et ses champs élysées sont ceux d'Homère aux bords de la Guadaira dans le bassin du Guadalquivir.

1.

Marsman et D.A.M. Binnendijk (à droite) à Bogève en 1939.

2.

Devant le paysage hautain des Alpes, devant l'entrée de leur chalet, Marsman, sa femme et une inconnue (à droite).



Après son mariage, Marsman est en Espagne, en Italie, en Afrique du Nord. Il séjourne à Bruxelles, mais fait de fréquents voyages en France. Ne nous y trompons pas. Lyrique, Marsman ne se lasse pas de rêver d'autres horizons. Il rêve en particulier de cette Hollande qu'il fuit et retrouve après chacune de ses longues absences. Sauf hélas la dernière. Rien ne me semble plus émouvant que cette évocation en huit vers du sol natal:

Le ciel est gris et grand
Sous lui l'immense bas pays les serres et l'eau
Les arbres les moulins les tours et les canaux
Qui remembrent la grisaille d'argent

Voici mon pays et mes gens
Voilà l'espace où je veux retentir
Qu'un soir au moins dans l'eau je puisse
M'évaporer enfin comme un nuage blanc /briller

Jamais Marsman n'a chanté un autre pays avec un tel besoin d'identification ou d'immixtion dans sa vie privée charnelle. Certes, nous l'avons vu dans son roman faire de Paris une sorte de personnage omniprésent, un héros à part entière, mais dans un roman épistolaire entrepris avec Simon Vestdijk, *Aujourd'hui c'est moi, demain ce sera vous* (7), il individualise l'Espagne avec autant de relief évocatoire.

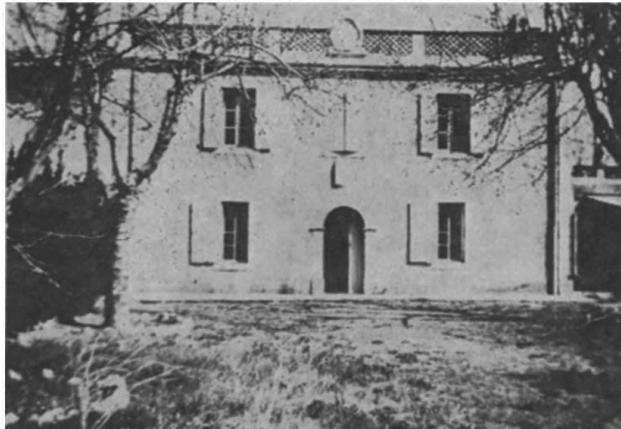
En vérité, malgré l'orientation germanique première de sa pensée, Marsman considère de plus en plus la Méditerranée comme le berceau de notre culture. Les pays qui la bordent deviennent son paysage mental: «il recommence sa vie» (8). La vie, sa seule règle de conduite! N'a-t-il pas écrit en 1926, dans son poème *Lex Barbarorum*,

*Je ne reconnaiss qu'une seule loi,
La vie.*

Pour un homme trahi par une fin prématûrée et qui avait été sans cesse hanté par la mort, sur laquelle il aurait dû se pencher davantage, note-t-il, mais pas dans des poèmes, le simple fait de vivre était un émerveillement. Il fallait aussi se dépasser. Dans son étude *Troisième dimension et niveau européen* (1932), il dit sa satisfaction de voir les jeunes écrivains des années 30 se débarrasser pour la première fois depuis des décennies du provincialisme dans l'art du roman néerlandais pour se hisser à un niveau européen, bien que l'art hollandais reste hollandais «et j'aime trop ce pays pour le regretter, je l'apprécie au contraire».

Dès lors, pourquoi cette installation en France à une époque cruciale de sa vie, après avoir proclamé la mort du vitalisme et renoncé entre 1934 et 1940 à publier des poèmes, à savoir après la parution de *Porta nigra* et la sortie de son cycle *Le Temple et la Croix?* (9). Son ami, l'éminent écrivain Jan Greshoff, soulève une partie du voile dans son livre de souve-

La maison dite «le Pin aux Milles» en Provence, où Marsman séjourna quelque temps.



nirs Volière paru en 1956 chez le maître-imprimeur A.A.M. Stols, en recopiant quelques lettres - les dernières - écrites par Marsman. Les deux poètes s'étaient rencontrés en 1923. Greshoff raconte que le rendez-vous avait été fixé dans un petit café typiquement «province hollandaise» et ce lieu choisi par Marsman était bien le cadre préféré de son nouvel ami qui eut toujours en horreur le luxe et l'éclat. Dans son âge mûr - après 1935 -, il rechercha en outre la solitude, ne fréquentant personne, ne parlant qu'à sa femme, ayant tout sacrifié à son œuvre, sauf la liberté d'être. En Savoie, non loin de la frontière suisse, puis en Bourgogne, non loin de Beaune, il connut l'incommode joie de la seule création poétique. Mais après trois ans de vie à la montagne, il souhaite s'installer dans les environs de Paris et il préfère une telle éventualité à un séjour sur les bords du Lot ou en Bourgogne (lettre à Greshoff datée du 9 juillet 1939). Peu après, il renonce à ce projet, par mesure de sécurité (lettre du 6 novembre de la même année). Il déplore qu'il lui soit à présent impossible de se fixer près de Paris. Il restera à Saint-Romain en Côte d'Or jusqu'à son départ pour Cauderan près de Bordeaux. Il a renoncé à retourner à Bogève, où il avait connu des jours heureux dans son chalet en bois. Pourtant il se promet, après l'achèvement de son dernier recueil, de

passer quelque temps sur la Côte d'Azur. Eddy du Perron l'engage vivement à retourner en Hollande où lui-même est ravi d'être revenu, mais Marsman marque sa préférence pour la France, qu'il ne quitterait que contraint et forcé pour un autre pays, le Portugal par exemple.

Mais l'avance des armées d'Adolf (c'est ainsi qu'il s'exprime) est rapide, et Marsman se rend aux arguments de Greshoff de le rejoindre en Afrique du Sud. Pourtant il doute de revoir jamais son ami lointain (lettre du 1er juin 1940) et son incrédulité va se vérifier. Après trois semaines passées à Bordeaux et dans les environs, il put enfin embarquer à bord du *Bérénice* naviguant en convoi. Le navire fut torpillé par l'ennemi et coula corps et biens. Sa femme, Rien, fut l'une des rares rescapées (10). Marsman avait décrit souvent ce naufrage dans des poèmes prophétiques:

*un navire coule
une lune froide
deux voix s'élèvent de l'écueil
ô sauvez-nous qui sombrons*

ou encore sous le titre français de «Quel être n'aime pas qu'on se souvienne de lui» ces vers désespérés:

*Les nuages et l'eau passent
les guerres et les tribunaux la fugitive
et d'anciennes constellations [floraison
sont effacés à tout jamais
que reste-t-il mon cœur de toi et moi?
une poignée de poésie
le temps de chute des feuillages poussés par
[le vent
ou emportés comme feuille morte par le flux
ou putréfiés dans l'oubli
et dans le cœur de celle qui m'aime encore
une tristesse à laquelle elle survit*

Du Perron, qui avait écrit en France son œuvre maîtresse *Le pays d'origine*, malgré qu'il ait été constamment enquiquiné (*gepest*) à Paris par Slauerhoff (11), était non seulement un lecteur passionné de la littérature française, mais un commentateur inspiré. De plus, ses amitiés françaises étaient nombreuses: Pascal Pia, Va-

1.

Le chalet d'une simplicité désarmante loué par Marsman à Bogève.

2.

Vue sur Bogève en Haute Savoie où les Marsman vécurent en 1939 à une altitude de 950 mètres (Photo généreusement communiquée par Monsieur le Maire de la localité savoyarde).



Jery Larbaud, André Malraux étaient même des familiers. Marsman, quant à lui, était le solitaire au sein d'une culture européenne qui ne pouvait être condamnée à périr. Cette culture n'était pas typiquement d'un pays, d'une région, d'un groupe. Pour en parler, il fallait être libre et sincère. La vérité constituait les assises du génie poétique de Marsman et sa morale. Le cycle de poèmes parus l'année de sa mort tragique, *Le Temple et la Croix*, fait saisir l'ampleur de son évolution spirituelle et psychique dans la recherche de la vérité. Que la France, la France profonde, joue dans cette recherche un rôle non négligeable, mais soutenu, se vérifie dans la manière d'être du poète. La montée du nazisme facilita en quelque sorte cette recherche en la rendant indispensable. Le climat de la France convenait à cette nature solitaire

sans cesse mise en demeure de choisir entre le fusil et la plume, entre le mouvement et l'inaction, la respiration et l'étouffement, entre la solidarité et l'abandon. Chaque fois Marsman choisit le bon côté, car il était du côté des hommes libres. C'est sa confiance aveugle dans la pérennité de l'homme libre dans ce monde voué à la mort qui entraîne Marsman vers la vie et son destin incomplet. Apprenant la mort dramatique du poète, A. Roland Holst pleura une fois de plus la disparition de ses deux autres amis, Menno ter Braak et Eddy du Perron, et écrivit un poème superbe sous le titre magnifique et terrible de *Marsman aussi*.

P.S. Au moment de remettre cet article à la rédaction de *Septentrion* me parvient un texte de Pierre Brachin publié par *De Nieuwe Taalgids* intitulé *Frankrijk in Marsmans leven en werk* (La France dans la vie et l'œuvre de Marsman). Cette étude de l'éminent professeur de langue et de littérature néerlandaises à la Sorbonne s'appuie sur un nombre de données qui ont également servi à la préparation de mon texte. Ce qui dénote le peu d'ampleur de l'éventail des références. Néanmoins, certaines des sources de Brachin n'ont pas été consultées par moi; d'autres que j'ai utilisées ne sont pas citées par lui. S'adressant à un public de langue néerlandaise, Brachin est allé droit au but en plongeant d'emblée son sujet et son public dans un bain français, tandis que, pour l'édition de mes lecteurs, j'ai suivi la démarche de Hendrik Marsman dans sa recherche (ou la découverte?) de la France.

(1) Annie Romein Verschoor, dans *Alluvions et nuages*.

(2) Dans *Parnassus en Empyreum* (1931).

(3) Du métro de la place Saint-Michel.

(4) *De dood van Angèle Degroux*, datant de 1931-1933; il n'en existe pas de traduction française.

(5) Rien Marsman m'a dit que son mari avait une préférence marquée pour cette région du sud de la capitale; elle lui paraissait la plus parisienne de toutes, c'est-à-dire franche, gaie, pleine d'Histoire et d'histoires, soucieuse aussi de porter les plus jolies toilettes saisonnières.

(6) Dans Arthur Lehning, *De vriend van mijn jeugd. Herinneringen aan H. Marsman* (Mon ami de jeunesse. Souvenirs de H. Marsman), 1954.

(7) *Heden ik, morgen gij*, (1936).

(8) J.C. Brandt Corstius, *De dichter Marsman en zijn kring* (Le poète Marsman et son cercle d'amis), 1951.

(9) *Tempel en Kruis* (1940). Le recueil porte les traces d'un séjour de dix ans dans les pays qui bordent la Méditerranée, Italie, Espagne et France.

(10) S'étant rendue dans la cambuse (du néerlandais *kom-buis*) pour y chercher quelque nourriture, Rien Marsman fut repêchée comme par miracle par une unité du convoi, qui découvrit aussi un autre survivant. Elle vécut à Londres jusqu'à la fin de la guerre.

(11) Citation de Greshoff. Sur Eddy du Perron et la France voir *Septentrion* no. 3/1974 et sur le poète Slauerhoff, *Septentrion* no. 3/1973.

HERINNERING AAN HOLLAND

Denkend aan Holland
zie ik brede rivieren
traag door oneindig
laagland gaan,
rijen ondenkbaar
ijle populieren
als hoge pluimen
aan den einder staan;
en in de geweldige
ruimte verzonken
de boerderijen
verspreid door het land,
boomgroepen, dorpen,
geknotte torens,
kerken en olmen
in een groots verband.
de lucht hangt er laag
en de zon wordt er langzaam
in grijze veelkleurige
dampen gesmoord,
en in alle gewesten
wordt de stem van het water
met zijn eeuwige rampen
gevreesd en gehoord.

SOUVENIR DE HOLLANDE

Pensant à la Hollande
je vois des fleuves larges et lents
traverser d'infinies
terres basses,
en rangs fermés
des peupliers au loin dressés
incroyablement diffus
comme des plumes géantes;
et faire naufrage
dans ces étendues insensées
les fermes éparpillées
aux quatre coins du paysage,
des bosquets et des bourgs
des tours tronquées
des églises des ormeaux
communier avec grandeur.
le ciel est près du sol
et le soleil s'y dissout
avec lenteur
en brumes grises multicolores,
à tous les horizons
la voix de l'eau
est saisie et crainte
par ses constants fléaux.

Hendrik Marsman

Hendrik Marsman

Traduit du néerlandais par Sadi de Gorter